



CRDMA

Centre de Recherche et de Documentation
Médiévales et Archéologiques
de Saint-Mammès

•
Association loi 1901

Siège social : Mairie de Saint-Mammès
2, rue Grande
77670 SAINT-MAMMÈS

•
crdma77@gmail.com

Numéro du mois de mars 2020



CRDMA INFO

Un document photographique inédit concernant le polissoir de Saint-Mammès

Au sommaire de ce numéro

- Un document photographique
inédit concernant le polissoir
de Saint-Mammès
par Claude-Clément Perrot:

- Le contexte archéologique
de la tombe SE 23 exhumée dans
le cimetière de la commanderie
de Fourches (Le Vaudoué)
par Claude-Clément Perrot

- Quand nos ancêtres créaient parcs,
promenades et plantations diverses
par Claude-Clément Perrot

- Galerie souterraine et puits sous
la place Royale à Moret-sur-Loing
par Claude-Clément Perrot

- Un moulin à vent à Moret-sur-Loing
par Claude-Clément Perrot

- Une expédition téméraire à Flacy
par Claude-Clément Perrot

- Les vestiges d'une tour de l'enceinte
urbaine de Moret identifiés dans
l'ancienne quincaillerie QGM
par Claude-Clément Perrot

Brèves :

- Michel Arnould nous a quittés

- Une célèbre photographe américaine
à la chapelle de Fourches.



Georges Lioret et le polissoir en 1914

Le polissoir qui se trouve placé actuellement près du parc de stationnement situé au nord de l'église de Saint-Mammès, se trouvait à la fin du XIX^{ème} siècle à 500 mètres à l'est du village au lieu dit la *Bandalaise* près du sentier des *cailloux*. Dans un premier temps, l'objet fut transporté dans la propriété de Georges Lioret, maire de Moret-sur-Loing, conseiller général et ce qui ne gâche rien, homme cultivé.

Ce dernier le posa au milieu du jardin de sa propriété située à l'angle de la rue de la Pêcherie et du Champ de Mars à Moret-sur-Loing. C'est là, qu'en 2003, il fut, sur l'initiative du Centre de Recherche et de Documentation Médiévales et Archéologiques de Saint-Mammès, récupéré et transporté à son emplacement actuel.

Un document photographique inédit concernant le polissoir de Saint-Mammès

Nous ne reviendrons pas sur les différentes notices parues ⁽¹⁾ sur ce polissoir, mais nous avons pensé qu'il était intéressant de publier la photographie montrant Georges Lioret présentant ce vestige néolithique.

Mais qui était donc Georges Lioret, pour qu'une rue de Moret-sur-Loing porte son nom ?

Cet ancien officier passé par Saint-Cyr est né à Moret-sur-Loing en 1852 et y est mort en 1929, il fut comme nous le précisons plus haut, maire de cette ville de 1908 à 1912, conseiller général de 1895 à 1925.

Mais ce qui nous amène à considérer le personnage, c'est qu'il était érudit et historien. Érudit ! Être le premier magistrat d'une ancienne ville médiévale est le gage d'une qualité que l'on voudrait à tout un chacun.

Président de la prestigieuse Société Historique et Archéologique du Gâtinais et membre fondateur de la Société des Amis de Moret, Georges Lioret réalisa les études et publications suivantes : « Le général Sarrazin au Château d'Ecuelles », « Notes sur les fouilles des Gros près Moret-sur-Loing », « La compagnie de la milice bourgeoise, *Les chevaliers de Moret* », « Le surintendant Foucquet et ses compagnons d'infortune au château de Moret », « Etude historique sur Jacqueline de Beuil comtesse de Moret », « La Maison de Moret dite de François 1^{er} », « Le passage de Napoléon 1^{er} à Moret, à son retour de l'Ile d'Elbe ».

Il réalisa aussi un guide illustré de Moret-sur-Loing, ainsi qu'un fascicule nommé « Moret et ses environs ».

Il s'essaya également dans d'autres domaines tels que « L'introduction à l'étude de l'économie politique » et « Les principes de la prévoyance et la mutualité ».

Georges Lioret repose au cimetière de Moret.

C'est Eugène Toulouze, le découvreur du polissoir de Saint-Mammès, qui remit l'objet à Georges Lioret, lors de son départ du village.

(1) Voir dans la revue de Moret et de sa Région, n° 170, 4^{ème} trimestre 2003, les articles de Claude-Clément Perrot, Eugène Toulouze et Alain Bénard.

Le mot du trésorier :

Quelques uns de nos adhérents ont omis de régler leur cotisation de 10,00 euros. À l'heure présente, nous ignorons si nous obtiendrons des subventions en 2020, hors les dépenses inhérentes au site de Fourches sont incompressibles.

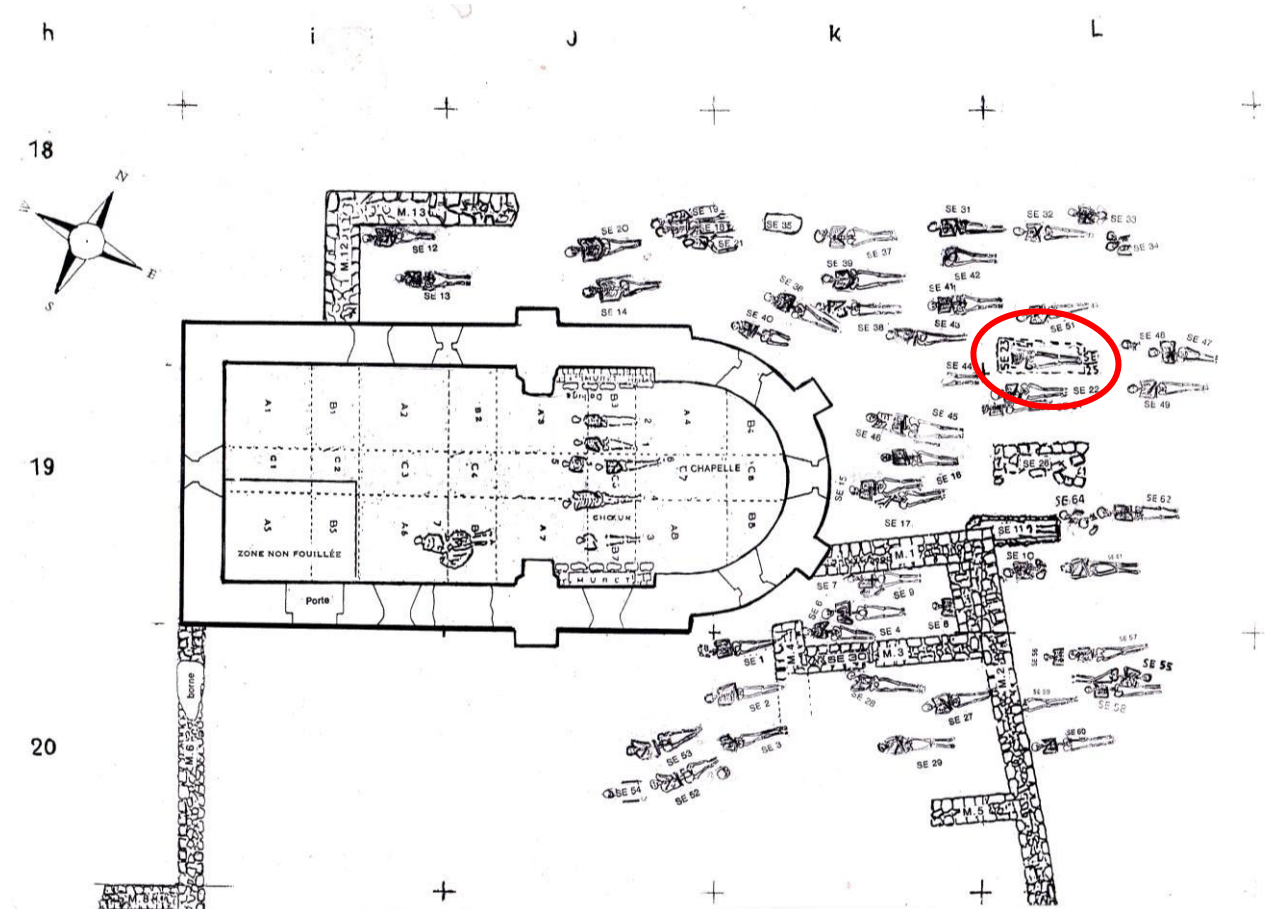
Nous avons besoin de vous.

D'avance, merci.

Le trésorier, Arnaud Suarnet

Le contexte archéologique de la tombe SE 23 exhumée dans le cimetière de la Commanderie de Fourches (Le Vaudoué)

Qui peut imaginer aujourd'hui que l'ensemble des vestiges découverts par le CRDMA autour de la chapelle de Fourches se trouvait sous un remblai d'environ 1,20 m, surplombé d'une végétation luxuriante ? L'élimination de ce remblai permit, dans un premier temps, de mettre au jour des structures de bâtiments et quelques sépultures médiévales, cependant à l'est du chevet, un important dépôt subsistait. Il fut envisagé d'explorer cette zone et l'élément déclencheur fut la visite, sur le site, de Michel Fleury, Directeur de la circonscription des Antiquités d'Ile-de-France, qui abonda dans ce sens et accorda l'autorisation administrative de fouilles.

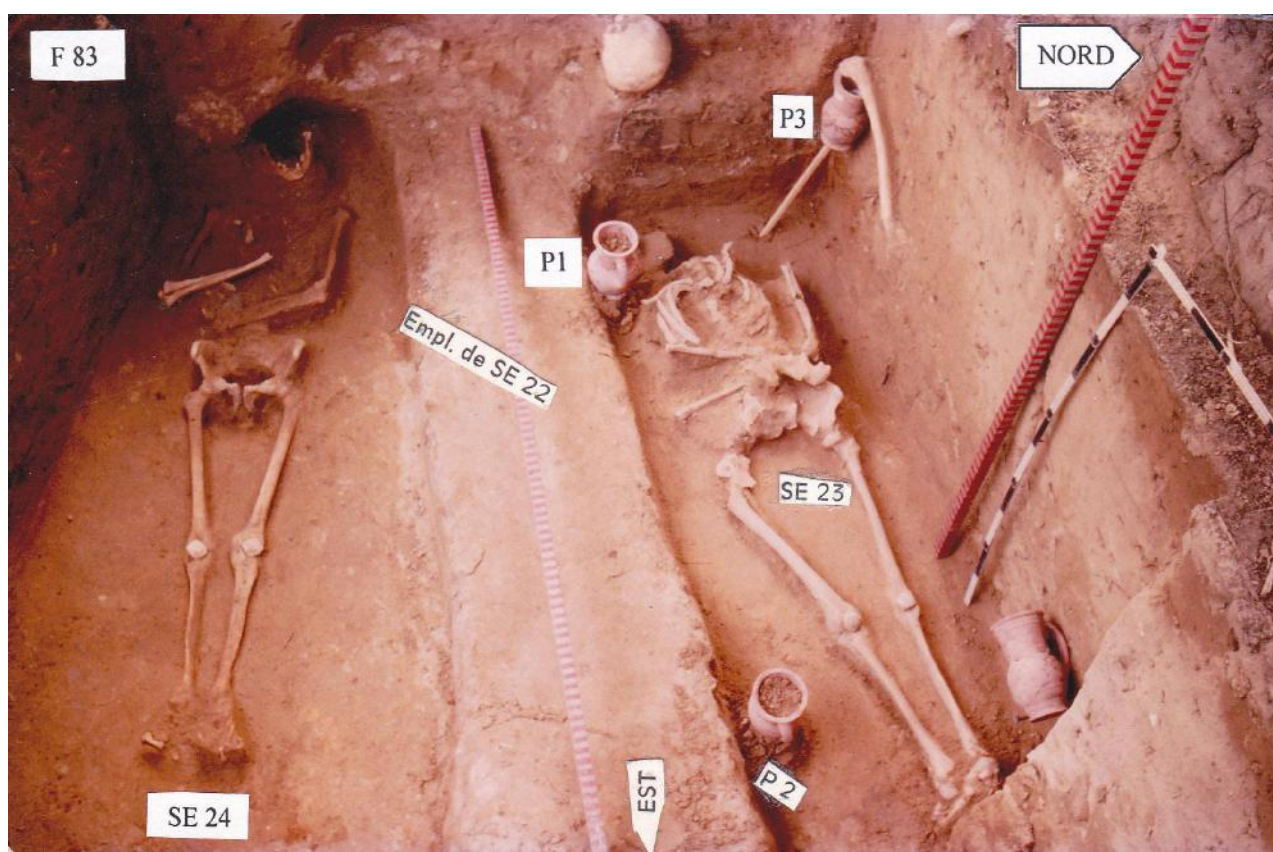


La première phase consista à éliminer les différentes strates qui s'étaient constituées avec le temps au-dessus du sol d'occupation le plus ancien. C'est, posée sur ce sol, au nord-est de la chapelle que fut mise au jour, une dalle tumulaire qui paraissait être encore en place et orientée le pied à l'est. Cette pierre tombale de cimetière, sans inscription, de plan légèrement trapézoïdal, est taillée dans un bloc de grès long de 1,80 m, large à la tête de 0,54 m et de 0,40 m au pied, pour une épaisseur de 0,20 m. Cette dalle fut enregistrée sous l'appellation de DT 3 (dalle tumulaire 3), deux autres dalles ayant été découvertes hors contexte auparavant.

La plate tombe recouvrait très précisément les restes en connexion anatomique d'un individu de sexe masculin, inhumé en décubitus dorsal, les bras posés sur l'abdomen. La boîte crânienne avait été déplacée lors du creusement de la fosse d'une nouvelle tombe pratiquée dans le prolongement ouest de la sépulture SE 23 liée à la dalle tumulaire. Cette boîte crânienne gisait face contre terre à un niveau supérieur.



Pierre tombale de cimetière DT 3.



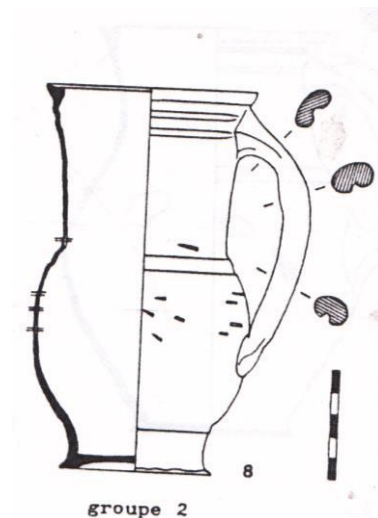
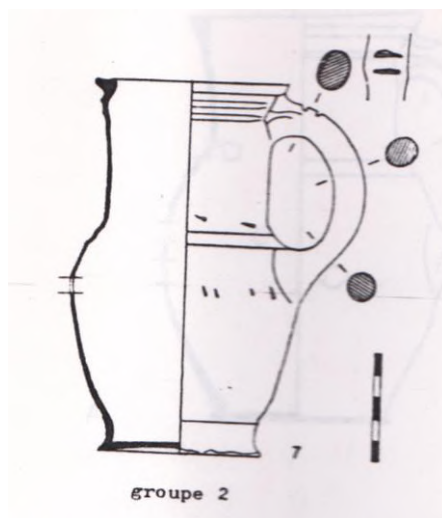
À droite la tombe SE 23 qui se situait sous la pierre tombale DT 3.

Quatre pots encensoirs encadraient le défunt. Ces vases, du type pichet à pâte rouge, sont à haut col cylindrique, à lèvre en flèche, l'épaule est marquée par une moulure, la panse est ovoïde et le pied légèrement convexe, détaché à la ficelle. Les trous d'évent ont été percés sur le vase cuit, par perforations faites par une lame de couteau, contrairement au percement par piquetage observé sur les vases mis au jour dans d'autres sépultures du site.

Deux des vases présentent de profondes entailles au sommet de l'anse, celles-ci ont été pratiquées après cuisson, il est possible d'y voir une marque personnelle pour honorer le défunt.



Pichet qui accompagnait la tombe SE 23.



Les pichets à pâte rouge sont largement majoritaires parmi les céramiques mises au jour aussi bien dans les sépultures que les latrines ou la prison. Ils servaient vraisemblablement de pot à boire (la contenance est de 70 cl pour deux des vases et de 78 cl pour les deux autres), avant d'être utilisés pour un usage funéraire. Il est raisonnable d'attribuer la fabrication de ces vases à la seconde moitié du XIII^{ème} siècle. On trouve des tessons de ces vases à pâte rouge associés à des tessons de pichets parisiens à glaçure plombifère et à des fragments de col de oules et de coquemars attribuables à cette période.

Laurent Bourgeau a identifié le lieu de production de cette céramique comme étant la ville de Dourdan au lieudit « Le Madre » ⁽¹⁾.

Après l'arrestation des Templiers en 1307, la commanderie de Fourches fut transformée en ferme et rattachée par les Hospitaliers à la commanderie de Beauvais-en-Gâtinais. Rien ne permet d'affirmer que le cimetière des frères servit régulièrement après cette date.

Claude-Clément Perrot

(1) Laurent Bourgeau, 1984, *Le Madre site de potier, Dourdan, Essonne, sauvetage programmé* » 1984, Association des Amis du Château de Dourdan et de son Musée, 79 p.

Bibliographie :

Diot R. - Perrot C-C., 1984, *Le mobilier lié à un usage funéraire dans le cimetière de la commanderie de Fourches* (Le Vaudoué).

Orssaud D., *Archéologie de la ville d'Orléans*, Orléans 2, « La céramique médiévale », *Revue archéologique du Loiret* n° 11.

Quand nos ancêtres créaient parcs, promenades et plantations diverses pour l'agrément et la commodité des habitants.

Près de chez nous, à La Chapelle-la-Reine, en moins de dix ans, vers le milieu du XVIII^{ème} siècle, de grands aménagements paysagers furent réalisés. En 1745-1746, on nivela le cimetière et on y planta 134 noyers. Toujours à La Chapelle-la-Reine, un sieur Marchand, entrepreneur des «Ponts et Chaussées» qui possédait une grande propriété, dont le parc avait été dessiné par le célèbre jardinier Le Notre, fit, en 1753, border d'ormes, au frais du marquis d'Argouges, la route de Mainbervilliers jusqu'à la fin du territoire de la paroisse. En outre, il fit planter dans toutes les rues des allées d'ormes et transforma en promenades les anciens fossés qu'il agrandit par l'acquisition de quelques jardins contigus. Ces jardins furent plantés d'ormes, de tilleuls et de charmes qui formaient d'agréables bosquets. En 1754, le même personnage fit planter toujours au frais du marquis, deux allées d'ormes dans la rue du presbytère, en pensant à l'agrément qu'y trouveraient les habitants quand les arbres seraient grands.

Plus de 250 ans après, saluons la mémoire du sieur Marchand et du marquis d'Argouges.

Les bâtisseurs de canaux, quant à eux, accordaient la plus grande attention aux plantations. Ils s'inspiraient pour cela de l'Italie. Si les canaux ont été réalisés pour la circulation des bateaux de commerce, ou pour l'ornementation des châteaux, ceux-ci appartiennent autant aux jardiniers qu'aux ingénieurs. À Saint-Mammès, la pépinière de la Maison du Canal, créée en 1749, permettait de mettre en culture des arbres que l'on plantait ensuite le long du canal du Loing. Les raisons en étaient les suivantes, l'ornementation : on considérait les canaux comme des jardins d'eau, les plantations servaient à tenir les rives, à protéger les bateaux du vent et les hommes et animaux qui les halaient sous le soleil d'été. On plantait des noyers, des platanes, des saules dont les jeunes pousses étaient utilisées sous forme d'osier pour la vannerie et autofinanciaient ainsi la pépinière. N'oublions pas qu'en 1962, la SEITA préconisait la plantation de peupliers pour ses besoins de fabrication de bois à allumettes.

Dans beaucoup d'endroits, promenades, bosquets, parcs et jardins ont disparu, transformés en parkings ou victimes d'un urbanisme irréfléchi. Nos ancêtres ont-il un instant imaginé qu'une déforestation massive, que des incendies gigantesques mettraient un jour la planète en péril ? Faudra-t-il qu'un jour, faute d'oxygène (destruction des arbres et du plancton marin) nos enfants respirent un coup sur deux ? comme le dit la célèbre navigatrice Isabelle Autissier : « Quel bel avenir pour nos descendants ! ».

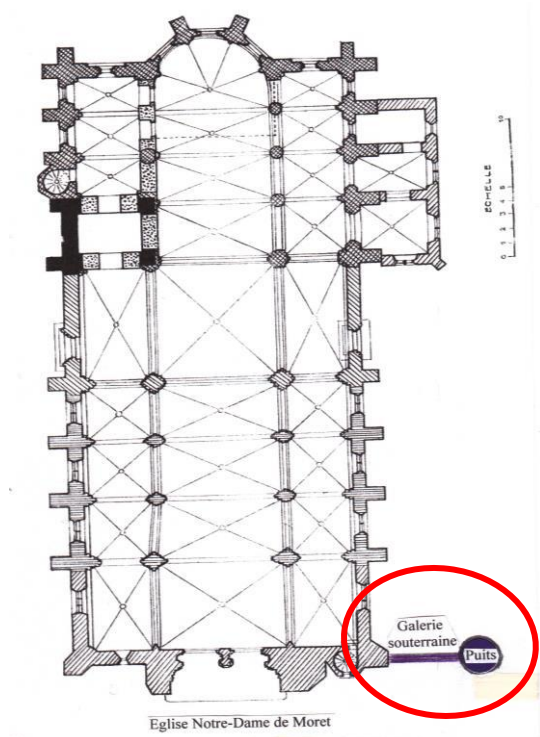
Pourquoi ne pas imaginer que chaque commune de France plante, chaque année, quelques arbres sur les espaces publics ? Que l'on ne nous dise pas que cela est trop cher, ce n'est rien par rapport à certains gaspillages. Des villes ou villages souhaitant ne pas être à contre-courant et retardataires de l'Histoire, ont bien compris les aspirations des générations montantes et s'engagent dans des opérations de végétalisation. D'autres, obstinément, continuent à déboiser sans discontinuer, écartant toutes plantations nouvelles. Dans les années 1980, des maires assortissaient la délivrance d'un permis de construire à la plantation d'un arbre. De nos jours les murs en parpaings (parfois non enduits) les portes et clôtures en PVC ont remplacé les haies et attendent les tags, là où auparavant venaient nicher les oiseaux. Les sols sont de plus en plus bétonnés, envoyant l'eau, en moins dans les nappes phréatiques et en plus dans les rivières, ce qui est une aberration dans les secteurs inondables. Nous commençons même à voir apparaître des gazons en plastique.

Pourtant, soyons optimiste et prenons pour exemple ce qui s'est fait à Flacy où, en collaboration avec la fondation Yves Rocher, le maire Jacques Drouhin a fait planter des haies et arbustes pour agrémenter et valoriser des calvaires de sa commune. Des opérations similaires eurent lieu à Saint-Ange-le-Vieil, Chevry-en-Sereine, et Thoury-Ferottes. N'oublions pas non plus les communes de Villecerf et Villemer qui, avant 2014, sur recommandation et avec l'aide du Conseil Général de l'époque firent, elles aussi, planter des haies aux entrées et sorties du village le long des routes départementales menant à Nemours et à Moret.

Claude-Clément Perrot

Galerie souterraine et puits sous la Place Royale à Moret-sur-Loing

C'est lors de travaux de réaménagement du sol de la place Royale, au mois d'août 1991, qu'un engin de chantier perfora la partie supérieure d'une galerie souterraine, près de l'angle sud-ouest de l'église Notre-Dame. C'est à la demande de Michel Petit, conservateur en chef du patrimoine au Service Régional de l'Archéologie, qu'une équipe du CRDMA de Saint-Mammès composée de Claude-Clément Perrot, Daniel Primault et Jean-François Walerack intervint.



Localisation de la galerie sous la Place Royale.

Les archéologues se trouvèrent en présence d'une galerie construite, large en moyenne de 0,55 m, couverte (dans son état actuel) sur une longueur de 4,10 m par 12 dalles de grès. On observe que la galerie s'enfonce sous le sol avec un léger pendage vers le sud. Le plafond de l'ouvrage est à une profondeur de - 0,68 m à l'aplomb de l'accès pour atteindre - 0,93 m à sa jonction avec un puits que cette galerie dessert. Le déblaiement de ce couloir haut de 1,25 m, lors de sa mise au jour a permis de ramener la hauteur sous plafond à 1,80 m, sans qu'il fût possible pour autant d'atteindre le sol d'origine (le sauvetage n'ayant pu durer que quelques heures).



Regard de chaussée indiquant l'entrée de la galerie souterraine.



Accès à la galerie au nu du contrefort sud/ouest de l'église, lors des travaux.

L'étroit passage se dirige vers le sud, il est en partie barré par un linteau en grès, surmonté d'une ouverture affectant sommairement la forme d'un triangle. Ce dispositif fait que l'ouverture ouvrant sur le puits ne mesure plus sous linteau que 0,90 m de hauteur pour une largeur de 0,35 m. Le puits, quant à lui, est d'un diamètre respectable avoisinant les 2,00 m. Il est couvert d'une voûte de pierres en forme de dôme dans laquelle s'ouvre une ouverture quadrangulaire obturée. Un tuyau vertical en fonte servait à l'alimentation de la fontaine publique située sur la place. Ce puits connu, avant qu'il ne soit recouvert, sous l'appellation de Puits Notre-Dame, est presque totalement creusé dans le calcaire, seule sa partie supérieure présente un cuvelage construit. De la partie haute de la galerie jusqu'au fond, on a relevé une profondeur de 10,25 m, dont 4,40 de hauteur d'eau à la date du 12 août 1991. La distance séparant la partie haute de la galerie de la voûte du puits n'a pas pu être relevée.



galerie de visite du puits
en direction du nord



puits



Aux questions de quand datent ces deux structures et qu'elle était précisément la fonction du couloir, on ne peut pour l'instant que conjecturer. Avant le coup de pelle fortuit de l'engin de chantier, aucun accès n'était visible et c'est son action qui projeta les dalles de couverture sur le sol de la galerie. Si, comme on le voit, ce tunnel conduit au puits, par contre d'où venait-il, car au nord, il butte en cul de sac contre les fondations de l'église.

Un décapage vertical très limité à cet endroit a permis de mettre au jour des tessons de céramique du XIX^{ème} siècle, avec entre autres, des fragments d'assiettes *Montereau et Creil*. Ces artefacts attestent d'une intervention humaine à cette époque. Lors du déblaiement du sol (sous l'accès) quelques fragments d'ossements humains et un tesson de panse muni d'une anse plate, ornée de flammules brunes ayant appartenu à un vase médiéval, ont été recueillis. Les ossements nous ont fait nous interroger sur l'existence d'un cimetière qui aurait pu accompagner l'église actuelle ou celle qui la précédait. Seule l'observation des excavations techniques prévues sur la place aurait pu nous éclairer sur ce point. L'intervention archéologique n'ayant pas été du goût des entreprises concernées, c'est à cinq heures du matin (comptant sur notre absence) que les fluides furent mis en place, mettant ainsi fin à nos investigations.

En conclusion, deux hypothèses s'affrontent pour ce qui concerne la galerie. Soit elle a été obturée au XV^{ème} siècle lorsque l'on a édifié la partie ouest de la nef et la façade de l'église, mais cela n'indique pas d'où elle venait ; soit son accès se faisait par l'intérieur de l'édifice permettant ainsi un accès privé à l'eau. Seul un sondage sous la tourelle d'escalier (bétonné), ou un décapage dans les fondations, pourrait apporter quelques éclaircissements. Un test de résistivité du sol pratiqué à la base de l'escalier situé dans la tourelle semble indiquer un comblement de la zone sous-jacente.

Claude-Clément Perrot

Note : Un regard de chaussée permet d'accéder à ces structures souterraines qui ont été conservées.

Un moulin à vent à Moret-sur-Loing

Un dossier, répertorié sous la référence S. 281 à la Bibliothèque Nationale de France, recèle un document faisant état d'un acte de vente passé en 1767 devant un notaire à Paris, par Madame Charlotte-Elisabeth Héron, mentionnant comme suit, un moulin à vent à Moret. : « *Par contrat passé devant maître Clos et son confrère notaires à Paris, le 26 novembre 1767, M. Héron a acquis du fondé de procuration de Dame Charlotte-Elisabeth Héron, veuve de Messire Jacques-Louis de Chaumont de la Millière :*

- 1) *La terre et seigneurie et vicomté d'Argeville, située en la paroisse de Vernou-en-Brie, régie par la coutume de Melun, consistant en :*
- 2) *La seigneurie de la Grande-Maison, consistant*
- 3) *La moitié des moulins de Moret et un **jardin scis au bout du pont de Moret, où étoit ci-devant un moulin à vent appelé le Bio** ».*

Ce jardin clos de murs avait appartenu au prieuré bénédictin de Pont-Loup et au début du XX^{ème} siècle, il faisait partie de la propriété du moulin Provencher. C'est dans l'enceinte d'une parcelle située rue de la Saussaie que se trouve toujours un monticule qui recouvre une salle voûtée en pierres. Il s'agit là de la base de ce moulin dont nous ignorons les dates de construction et de destruction, l'acte de vente de 1767 indique qu'il n'existait plus car on peut lire : « *où était cy-devant un moulin à vent* ».

En 1944, des habitants de Moret redoutant l'explosion des arches du pont minées par les allemands me certifièrent s'être abrités dans la salle souterraine et, André Regard, chroniqueur morétain, raconte qu'une partie du jardin était cultivé par ses grands parents et qu'enfant il gravissait le monticule.



← Entrée de la cave

↑
cave et base du moulin

Près du moulin se trouvait une vaste mare. À titre exceptionnel, puisqu'il s'agit là d'une propriété privée, nous avons pu accéder à ces vestiges. Le site se présente sous la forme d'une grande butte de terre circulaire dans laquelle s'enfonce un couloir large de 1,41 m, long de 2,40 m, voûté en pierres. Ce conduit débouche sur une vaste salle, longue de 5,90 m, large de 4,90 m et haute de 2,80 m. L'édifice, qui se présente sous l'aspect d'une cave, est voûté en berceau plein cintre, la face opposée à l'accès est percée de deux niches à peu près carrées de 0,70 m de côté,

superposées l'une au-dessus de l'autre, la plus haute est équipée de barreaux. Ces deux orifices communiquent avec l'extérieur, il s'agit sans doute là d'un système de ventilation. Un escalier de pierres, aujourd'hui enfoui, reliait le sol extérieur au sol de la salle.

Les moulins à vent apparaissent en France au XII^{ème} siècle, dans le cas présent, nous n'avons observé aucun élément datant mais il semble que cette construction ne soit pas antérieure au XVI^{ème} siècle. Cette salle abritait sans doute les meules de rechange. Le moulin par lui-même devait être constitué par un édicule en bois, était-il accompagné de la maison du meunier où ce dernier résidait-il dans le moulin ? Nous l'ignorons.

Une pierre tombale située en haut de l'escalier qui conduit à l'église et au cimetière de Montmachoux rappelle le souvenir d'un meunier car un moulin tour à calotte conique y est représenté.

Claude-Clément Perrot



Sceau de métier des meuniers de la ville de Bruges (1407)

← Pierre tombale d'un meunier

située en haut de l'escalier menant à l'église de Motmachoux

Une exploration téméraire à Flagy

C'est la parution du premier roman policier de notre ami et adhérent Yves Dewulf, qui nous a rappelé que celui-ci était venu en qualité de journaliste à FR 3, pour réaliser un reportage sur une construction souterraine à Flagy. Ce souvenir a mis en évidence le fait que nous n'avions jamais publié le compte-rendu de cette exploration que l'on pourrait qualifier de téméraire vu le risque encouru.

C'est à la suite des importants travaux que nous avons entrepris dans les caves Gransard et Manuali qu'on nous signala une cavité souterraine ayant pour départ la cave de l'ancienne boulangerie, située sur le côté ouest de la place de l'église de Flagy.

Il fut donc décidé d'entreprendre une reconnaissance des lieux. C'est dans le mur est de la cave en plein cintre de l'ancien commerce que nous avons découvert un percement sommaire menant à un couloir voûté long d'environ 11,00 m, large de 1,20 m, autrefois totalement appareillé en bloc de grès.

Ce couloir qui se dirige vers l'est, présente sur sa droite un puits d'aération et un pilier maçonné et, dans sa partie terminale, trois cellules latérales, ce qui donne à l'ensemble la forme d'une croix latine. L'absidiole nord, voûtée en plein cintre, longue de 1,70 m, large de 1,25 m est fermée par un mur de grès, l'absidiole sud qui lui fait face, voûtée pareillement, est longue de 2,00 m, et large de 1,25 m. Il n'a pas été possible de vérifier si son extrémité était effondrée ou si elle se terminait dans le tuf calcaire. La même analyse concerne la troisième absidiole, celle qui termine le long couloir.

La dangerosité des lieux n'a pas permis de faire des relevés plus précis. Effectivement de très nombreux secteurs de la voûte sont écroulés et d'autres menacent de les suivre, car certaines parties n'ont même plus de parement. Le remblai de démolition est tel qu'il ne laisse pas plus de 1,20 m de hauteur pour la progression humaine.



A droite en rouge Yves Dewulf, à gauche son assistante.



État de détérioration et de dangerosité du couloir.

Cependant on peut affirmer que cette structure est datable de la période médiévale et qu'il s'agit d'une cave dite à cellules latérales qui, par son plan, son long couloir et son espace limité de stockage, rappelle les caves de Tavers et Villemaréchal. Ce qui par contre est plus surprenant c'est que l'intrados de la voûte ne se situe qu'à une profondeur variant entre 1,10 m et 1,30 sous le niveau du sol de la place.

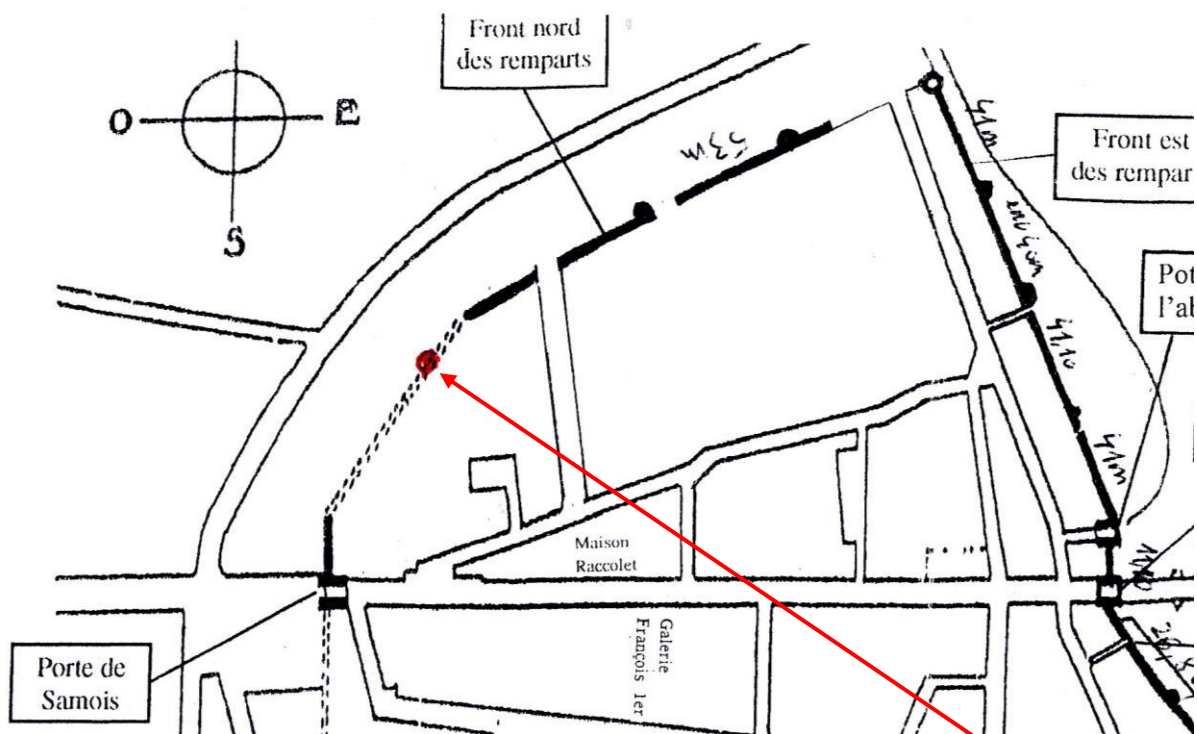
Claude-Clément Perrot

Les vestiges d'une tour de l'enceinte urbaine de Moret-sur-Loing identifiés dans l'ancienne quincaillerie QGM

Les bâtiments dans lesquels se trouvait l'ancienne quincaillerie QGM ont été établis sur l'emplacement des anciens fossés et contre le rempart nord de la ville (actuellement rue du Peintre Zanaroff). Revêtu d'un malencontreux enduit fait de ciment, un important élément de courtine subsiste toujours, mais c'est surtout les quelques traces d'une des tours de l'enceinte urbaine que l'on peut encore déceler, elles aussi revêtues d'un imposant enduit. En espérant que les travaux de réaménagement de ces locaux, actuellement en cours, ne fassent pas disparaître à tout jamais cette trace du passé, nous publions dans ce court article une photographie de ce vestige.



Vestige d'une tour de l'enceinte urbaine de Moret.



Secteur nord-ouest de la ville de Moret. Vestiges de la tour (flèche).

Michel Arnould nous a quittés !



Sauvetage de la cave de la commanderie de
Beauvais-en-Gâtinais.

Le 10 décembre 2019, Michel Arnould s'est éteint à l'âge de 80 ans. Membre important du CRDMA, il avait participé aux campagnes de fouilles concentrées plus spécialement sur l'espace cémétériel de la commanderie de Fourches. Accompagné de son épouse et de son fils Christophe, il avait aussi fait partie de l'équipe qui mena à bien dans des conditions difficiles, le sauvetage de la cave de la commanderie de Beauvais-en-Gâtinais à Grez-sur-Loing. Toujours de bonne humeur, ingénieux, il était de ceux avec qui, rien n'apparaît impossible.

Une célèbre photographe américaine à la chapelle de Fourches



La photographe américaine Debbie Fleming Caffery et son assistant
dans la chapelle de Fourches.

La chapelle des Templiers de Fourches, propriété du Centre de Recherche et de Documentation Médiévales et Archéologiques de Saint-Mammès vient de recevoir la visite de Debbie Fleming Caffery, photographe américaine. Cette dernière réalise entre autres des documentaires d'art. Elle travaille sur des sujets très différents comme la pauvreté dans le sud des États-Unis ou les destructions causées par les tempêtes à La Nouvelle Orléans. Elle prépare actuellement une grande rétrospective de sa carrière, qui sera présentée au Musée d'Art de La Nouvelle Orléans et dans d'autres Musées des États-Unis, ainsi qu'à Paris. Son travail en France est lié aux peintres américains qui ont réalisé des œuvres en Forêt de Fontainebleau et elle souhaitait y inclure des sites historiques, Les ruines romantiques de la chapelle de Fourches s'y prêtent facilement et séduiront certainement outre atlantique.